

ARISTOTELISMOPHOBIE Phobie de la philosophie d'Aristote

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Qui est Aristote ?

Aristote (384-322 av. J.-C.) est un philosophe grec élève de Platon mais très critique à son égard. Il fonde le Lycée à Athènes.

Le platonisme et l'aristotélisme sont deux grandes visions de la réalité, de la connaissance et de la vie bonne.

Platon met l'accent sur le monde des idées et la transcendance du bien, tandis qu'Aristote enracine la philosophie dans le réel et l'expérience.

Leurs différences, complémentaires, ont profondément influencé toute la pensée occidentale.

ARISTOTELISMOPHOBIE

Détracteurs de l'aristotélisme, à distinguer selon la cible : la logique syllogistique, la physique des causes et du lieu naturel, la métaphysique de la substance, ou l'éthique des vertus.

La critique interne hellénistique et néoplatonicienne. Les stoïciens substituent à la syllogistique aristotélicienne une logique propositionnelle (Chrysippe), jugée plus apte à traiter les inférences hypothétiques que le carré des oppositions et les figures du syllogisme catégorique. Plotin, tout en intégrant des éléments aristotéliens, subordonne les catégories de la *Métaphysique* à une hiérarchie hénologique où l'Un excède l'être — geste qui relativise la primauté aristotélicienne de la substance (*ousia*) comme catégorie fondamentale.

La critique théologique médiévale : le mouvement condamnatore de 1277. L'aristotélisme radical, tel que propagé par **Siger de Brabant** et la faculté des arts de Paris (averroïsme latin), est condamné par **Étienne Tempier** au nom de l'incompatibilité entre l'éternité du monde, la négation de la providence individuelle, la théorie de l'intellect agent unique (lecture averroïste du *De Anima*, III) et le dogme chrétien de la création *ex nihilo* et de l'immortalité personnelle. Cette condamnation, paradoxalement, ouvre un espace critique fécond : elle contraint à penser au-delà des limites physiques aristotéliciennes (possibilité du vide, de mondes multiples, du mouvement rectiligne infini de la sphère céleste), préparant chez certains historiens des sciences (Duhem) les linéaments de la physique moderne.

La révolution scientifique du XVII^e siècle. La critique la plus dévastatrice touche la physique du mouvement. Galilée, dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, récuse la distinction aristotélicienne entre mouvement naturel et mouvement violent, entre lieu propre des éléments et espace homogène, substituant au finalisme des causes (le grave tombe parce qu'il tend vers son lieu naturel) une cinématique quantitative indifférente aux causes finales. Descartes, dans les *Principes de la philosophie*, rejette les formes substantielles et les qualités occultes scolastiques (la "vertu dormitive" moquée par Molière dans *Le Malade imaginaire* vise précisément cette explication par redoublement verbal de l'explanandum), leur substituant une physique mécaniste réductible à l'étendue et au mouvement. Bacon, dans le

Novum Organum, attaque la logique déductive syllogistique comme stérile pour la découverte scientifique, lui opposant l'induction méthodique.

La critique logique frégréenne et post-frégréenne. Frege, puis Russell, montrent les limites structurelles de la syllogistique : son incapacité à traiter les relations polyadiques (au-delà des prédicats monadiques sujet-prédicat), ce qui la rend impuissante à formaliser des inférences mathématiques élémentaires (par exemple celles impliquant l'ordre ou la transitivité relationnelle). La logique des prédicats du premier ordre décline ainsi l'*Organon* comme outil formel, tout en lui reconnaissant une validité locale.

La critique heideggérienne et l'onto-théologie. Heidegger, tout en se nourrissant abondamment d'Aristote (son cours de 1922, la fameuse *Introduction phénoménologique aux recherches d'Aristote*, influence directement *Être et Temps*), situe néanmoins dans la détermination aristotélicienne de l'être comme *ousia*/substance-présence (*Anwesenheit*) un moment décisif de l'oubli de la différence ontologique — l'être aristotélicien pensé à partir du modèle de l'étant disponible (*Vorhandenheit*) plutôt qu'à partir du temps.

Les critiques éthiques contemporaines. L'éthique des vertus aristotélicienne essuie deux types d'objections : d'une part le "problème de la codifiabilité" (comment la *phronèsis* peut-elle guider l'action sans se réduire à des règles, sans pour autant sombrer dans le pur particularisme décisionniste ?) ; d'autre part une critique féministe et postcoloniale portant sur l'ancrage historique et situé du modèle aristotélicien de l'excellence (la *kalokagathia* comme idéal masculin, grec, citoyen libre, excluant structurellement esclaves, femmes et étrangers de la pleine actualisation de la vertu) — critique qui interroge la prétention de l'éthique aristotélicienne à l'universalité.

Trois pistes pour prolonger pour CLAUDE IA :

- L'examen du averroïsme latin comme lieu paradoxal où la fidélité radicale au texte aristotélicien produit l'hérésie la plus dangereuse pour la théologie chrétienne mériterait un développement propre.
- La question de savoir si la physique quantique contemporaine, par sa réintroduction de propensions et de dispositions non réductibles au mécanisme classique, ne réhabilite pas partiellement certains motifs de la causalité aristotélicienne (against Descartes plutôt que Aristote lui-même) reste un chantier disputé en philosophie des sciences.
- Une comparaison entre la critique heideggérienne de l'*ousia* et la lecture straussienne d'Aristote comme dernier rempart avant le nominalisme moderne et la crise du droit naturel ouvrirait sur la question de la réception politique contemporaine de l'aristotélisme.